



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Pourquoi Jean-Luc Nancy n'est-il pas un phénoménologue?

Lindberg S.E.

Citation

Pourquoi Jean-Luc Nancy n'est-il pas un phénoménologue? (2022). Pourquoi Jean-Luc Nancy n'est-il pas un phénoménologue? *Lignes*, 68, 225-332. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3422653>

Version: Accepted Manuscript

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3422653>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Pourquoi Jean-Luc Nancy n'est-il pas un phénoménologue ?

Published in *Lignes* mai 2022, 225-332.

Le monde selon Jean-Luc Nancy est avant tout *présent*, il est sa propre *venue en présence*. Pourquoi, dès lors, sa pensée de la présence du monde n'est-elle pas une phénoménologie ?

À bien des égards, les propos de Nancy pour dire la présence du monde *ressemblent* à une phénoménologie. Là où la phénoménologie part de l'évidence du phénomène, Nancy part de l'évidence qu'il y a là quelque chose, et que cette chose n'est rien d'autre que sa propre venue en présence. « Que cette chose existe, et qu'elle soit quelque chose, c'est le contenu d'un savoir absolu qui précède toute pensée dans la pensée même. [...] Quelque chose affirme une venue en présence, quelque chose s'affirme comme venue en présence, venant sans venir de nulle part, y venant seulement [...] ».¹ Il y a le monde, et le mode d'être des choses de ce monde est leur donation ou leur présence. « Le *il y a* fait sens par lui-même et comme tel. [...] Monde veut dire au moins *être-à*, il veut dire rapport, relation, adresse, envoi, donation, présentation *à* – ne serait-ce que des étants ou existants les uns *aux* autres. »² Le monde selon Jean-Luc Nancy est *est* son propre *apparaître*, il est l'être-à. Il se montre en termes d'*evidence*, qui est la catégorie par excellence de la phénoménologie.³ Il est éclatant, on dirait que les choses étincellent et scintillent ; dans leur *être singulier pluriel* elles sont *en éclats*, dispersées, éparpillées. « Il y a cette constitution éclatante de l'être, » dit Nancy, et il explique : « La présence qui traverse est un éclat. Jouir, la joie, c'est recevoir l'éclat d'un être singulier : sa présence plus que manifeste, son paraître au-delà de toute apparence – *ekphanestation*, disait Platon. »⁴

Certes, contrairement à Husserl, Nancy s'occupe de l'être et non pas seulement du phénomène. En cela, il poursuit la version heideggérienne de la phénoménologie, qui est dès le départ une ontologie phénoménologique. Dans une telle ontologie, l'être n'est rien *d'autre* que son apparaître. Comme l'a montré Heidegger, l'apparaître du monde n'est pas l'apparition de quelque chose – de quelque *res*, *causa*, *idea* ou *substantia* qui se cacherait derrière ses apparitions, et que le philosophe aurait pour vocation de découvrir – car la chose *est* sa présence, son éclat. Poursuivant

¹ Jean-Luc Nancy, *Une pensée finie*, Paris, Galilée, 1990, p. 209.

² Jean-Luc Nancy, *Le sens du monde*, Paris, Galilée, 1993, p. 18.

³ Le motif de l'évidence est développé surtout dans Jean-Luc Nancy et Abbas Kiarostami, *L'évidence du film*, Paris, Éditions Klincksieck, 2001.

⁴ Nancy, *Une pensée finie*, op. cit., p. 266, 265.

le travail commencé par Heidegger, Nancy s'en détourne aussi, car pour lui, l'être n'est pas le *Sein* de la *Seinsfrage*, et la venue au jour des choses ne se joue pas dans la « clairière de l'être » conditionnée par le retrait de l'être, *phusis kruptesthai filei*. L'être est *singulier pluriel*, et il se montre selon l'évidence de l'éclat des choses. Cette évidence ne se dit pas heideggériennement en fonction du *retrait de l'être*. Elle a aussi son ombre, mais celle-ci ressemble davantage à la pesanteur que Schelling contraste à la lumière. Chez Nancy, l'éclat des choses est grevée par le « poids »⁵ des choses et par la dureté impénétrable de leur « cœur »⁶. L'évidence de l' *il y a* s'accompagne de l'impossibilité d'aller au fond des choses (savoir ce qu'elles sont et pourquoi elles sont) : c'est « l'impassible gravité de l' “ il y a ” de choses [...] Explosion apophantique de l'y-être. Lieu apophantique et apotropaïque : “ il y a ” et il n'y a pas “ il y a ”, car il y est sans qu'il y ait encore là quelque présence qui soit. »⁷

Tout cela ressemble certainement à une sorte de phénoménologie. La phénoménologie est bien une science de l'apparaître, mieux, une science de l'apparaissant en tant qu'il apparaît. Chez Husserl, elle est la philosophie qui met entre parenthèses la question de la réalité des choses, et chez Heidegger elle est une philosophie qui s'efforce de dire l'être purement et simplement en termes l'apparaître. Dès lors, la pensée nancienne n'est-elle pas une sorte de phénoménologie au pluriel ?

Malgré toutes ces ressemblances, Nancy ne se dit pas phénoménologue. Qui plus est, il s'en distingue explicitement dans l'important chapitre « Style philosophique » de *Le sens du monde*, où il dit comment sa « réserve sur l'*alétheia* comme sur toute espèce de vérité est une réserve par rapport au thème et à la posture phénoménologiques en général, y compris dans leurs transformations heideggériennes ou autres. »⁸ Dans ce chapitre, il dit vouloir aller au-delà de la « valeur phénoménale éclatante, quelque chose, en fin de compte, comme un “ miracle de l'être ” qui scelle son mystère dans son éclat. »⁹ L'éclat quasi minéral de l'être décrit dans *Une pensée finie* n'est donc pas l'éclat de l'apparaître au sens phénoménologique. Comment, au juste, Nancy s'écarte-t-il de la phénoménologie ? Il me semble que son *Auseinandersezung* avec la phénoménologie révèle ce qu'il y a de plus original dans sa pensée philosophique.

Surprise et pluralité de l'être

⁵ Jean-Luc Nancy, *Le poids d'une pensée, l'approche*, Paris, Phoclide, 2008.

⁶ Jean-Luc Nancy, « Le cœur des choses », dans *Une pensée finie*, op. cit., p. 197-223.

⁷ Nancy, *Une pensée finie*, op. cit., p. 200.

⁸ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 32.

⁹ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 35.

Dans la tradition phénoménologique, Nancy s'intéresse donc surtout à Heidegger, tout en notant que Heidegger va déjà outre la phénoménologie lorsqu'il pense l'être comme *Ereignis* ou comme don de l'être et du temps (*es gibt Sein, es gibt Zeit*). C'est Heidegger qui lui apprend à penser la coïncidence de l'être avec l'acte de sa propre venue au jour. Nancy l'explique ainsi : « L'être *en tant qu'être* est l'être en tant que l'action du verbe “ être ”, c'est-à-dire l'être qui “ fait ” venir à la présence (et qui par conséquent n'est pas lui-même à présenter). On pourrait dire : l'être qui phénoménalise le phénomène, qui substantifie la substance, qui éventualise l'événement. »¹⁰ Nancy, pour sa part, pense bien l'être comme venue à la présence, mais il s'écarte de Heidegger dans la mesure où il le pense en fonction de la *surprise* et de la *pluralité*. Au fond, il peut le faire parce qu'il le pense en fonction du sens et non pas de la vérité, j'y reviendrai plus bas.

La notion de la surprise résulte d'une lecture croisée de Hegel et de Heidegger sur la question de « l'événementialité de l'événement » qui se distingue du phénomène, mais seulement en tant qu'elle est « la vérité non-phénoménale *du phénoménal lui-même en tant que tel*, c'est-à-dire, en tant qu'événement, en tant que *Geschehen*. »¹¹ Selon Nancy, la surprise est la condition de la pensée : si la pensée n'est pas surprise, elle n'a rien découvert qui dépasse le domaine déjà connu, rien qui la transcende et invite à penser dans le sens propre du mot. L'immanence de la pensée n'a pas été percé par l'extériorité qui se donne à penser. Si Hegel et Heidegger orientent la philosophie selon un unique événement de pensée (le savoir absolu, l'*Ereignis*), Nancy en revanche pense que la surprise de la pensée n'est pas *une*, mais qu'elle soit *chaque fois unique*. « Mais l'unicité de l'événement n'est pas unique. [...] Parce qu'elle est ou fait surprise, elle est de nature ou de structure dispersée dans l'aléa des événements, et par conséquence aussi dans l'aléa de ce qui ne fait pas événement et qui se retire discrètement dans l'imperceptible continuum, dans le murmure de “ la vie ” pour laquelle l'existence est l'exception. »¹² La pensée arrive tout le temps, des pensées naissent sans cesse et sans qu'on puisse jamais y prendre garde : ça pense partout. La surprise n'a donc nullement la majesté de l'*Ereignis*, lequel maintient un rapport ambigu avec l'idée de la fin (tout en s'écartant de la téléologie, l'*Ereignis* s'inscrit dans un horizon escathologique qui n'est pas sans échos théologiques). À l'opposé de ces tendances théologisantes ou mythologisantes, Nancy pense la surprise presque comme l'envers de la contingence de la nature – mais il ne s'agit pas pour lui de la contingence car, dès qu'on se surprend à penser à une chose contingente, celle-ci n'est justement plus contingente, mais singulière, et fait déjà sens. La surprise est la surprise du monde qui se trouve déjà là, sans raison et sans fin, et qui se donne à penser ici et là, partout.

¹⁰ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 26.

¹¹ Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996, p. 187.

¹² Nancy, *Être singulier pluriel*, op. cit., p. 201.

La notion de l'être singulier pluriel est sans doute la notion la plus connue de la pensée nancienne. Avec le pluriel de l'être Nancy s'oppose fermement à l'unicité qui caractérise la pensée heideggérienne de l'être. « La pluralité de l'étant est au fondement de l'être. Un étant unique est une contradiction dans les termes. Un tel étant, en effet, qui serait à lui-même son fondement, son origine et son intimité, resterait incapable de l'être, dans tous les sens que l'expression peut prendre ici. »¹³ Si l'être est simple position, poursuit-il dans le même passage, toute position est dis-position et toute parution est com-parution. L'être ne se conjugue pas au singulier : l'être est toujours déjà être-à, être-vers, être-entre et, dès lors, nécessairement plus d'un.

Sujet de la philosophie

Vu d'un certain angle, ces considérations restent encore sous l'inspiration phénoménologique, car l'être y est son apparaître-à : l'être-à, le mouvement, ou plutôt le *rapport* d'être en tant qu'être *touche* et *fait sens à*. Mais vu d'un autre angle, cette pensée n'est plus du tout phénoménologique, car cet être ne se montre pas à *quelqu'un* : il n'apparaît pas au sujet phénoménologique ni ne lui fait sens, car il touche seulement un autre *être quelconque*. « L'appel [théorisé par Jean-Luc Marion] est encore une outre-phénoménalité (ou une phénoménalité de l'outre “), alors que le *monde* nous invite à ne plus penser sur le registre du phénomène, quel qu'il soit (surgissement, parution, parence, brillance, avènement, événement), mais sur celui, disons pour le moment, de la dis-position (espacement, toucher, contact, parcours). »¹⁴ Chez Nancy, l'éclat des choses n'apparaît pas à un sujet : il n'y a pas chez lui d'ego transcendantal, dont il s'agirait d'éclaircir les actes intentionnels, ni de *Dasein* dont il s'agirait de voir comment dans son être son être est en jeu.

Cela ne veut cependant pas dire que la question du sujet de la philosophie ne soit pas largement traitée par Nancy. Au contraire, bien qu'il énonce comme un programme qu'il faudrait un jour réécrire l'histoire de la philosophie « du point de vue des styles de la vérité ou du sens »¹⁵, on peut dire qu'il a déjà lancé ce travail dans ses premiers livres, qui forment une série de lectures des plus grandes philosophies modernes du sujet en montrant comment le sujet de la philosophie dépend de son énonciation littéraire. Ainsi, dans *La remarque spéculative*, il étudie les mots spéculatifs de Hegel afin de montrer comment le sujet hégélien ne peut être le sujet logique sans être d'abord les mots chanceux et les phrases élaborées pour l'énoncer. Dans *Le Discours de la syncope 1, Logodaedalus*, il lit Kant comme écrivain en montrant comment le sujet de la philosophie critique se mire constamment dans le style sans style de son auteur. Dans *Ego sum*, il montre comment

¹³ Nancy, *Être singulier pluriel*, op. cit., p. 30.

¹⁴ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 34.

¹⁵ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 37.

Descartes avance masqué par son texte, en sorte que la transparence du *cogito* a besoin de la bouche qui énonce : *ego sum*. Dans de nombreux textes il renvoie à la façon Nietzscheenne de montrer comment le sujet de la philosophie s'épuise derrière ses masques, rôles, et personnifications, qui se multiplient en nombreux régimes de discours. Peut-être est-ce en effet Nietzsche qui fait définitivement éclater la question du sujet – mais il la fait aussi ré-émerger comme question des styles sans cesse renouvelés et multipliés de son énonciation. À partir de lui, le sujet ne s'exprime plus dans son discours, car il devient l'effet des discours, l'effet-sujet, l'effet-se-sachant-l'effet du discours philosophique.

Dans ces livres (et d'autres) Nancy déploie une interprétation qu'on peut caractériser « poststructuraliste » du sujet de la philosophie : il essaie les techniques poststructuralistes, que Derrida utilisait pour faire parler les marges de la philosophie, pour faire parler différemment, et pourtant de manière très juste, le centre même de la philosophie la plus classique : le sujet. Ces lectures ne ressemblent en rien à l'investigation phénoménologique du sujet comme foyer de l'intentionnalité théorique (ego transcendantal) ou pratique (*Dasein*). Il est remarquable que sa série des lectures des grands philosophes du sujet ne contient pas de lecture de l'ego transcendantal de Husserl. Il parle du style de Husserl seulement en passant dans *Le sens du monde*, où il s'étonne de « sa rigueur constituante, qui paraît en somme s'interdire de se retourner sur soi ce qui la déchaîne elle-même. Ou plutôt : c'est en ne cessant pas de vouloir se retourner sur soi et s'appropriier son propre procès, c'est dans la réduction à l'“ immanence ” de l'origine (sujet, conscience) qui contient toute “ transcendance ” que la phénoménologie [...] se voue à manquer quelque chose de la “ transcendance ” [...] qu'elle veut faire apparaître. Elle en manque l'excès ou l'espacement initial, qu'elle vise pourtant. »¹⁶ Contrairement à Husserl, Nancy ne s'intéresse pas à l'ego comme origine des actes noématiques. De son point de vue, un tel ego manque cela même qu'il devrait expliquer quand il ramène la donation du phénomène à la puissance constituante de l'ego. Pour remédier à ce défaut, il ne suffit pas de changer l'ego en une « personne » marquée par ses actes passés, mais il faut aussi voir comment une telle personne se défait sans cesse - voilà un travail mené par Philippe Lacoue-Labarthe.

À partir de *Corpus*, la question du sujet de l'énonciation de la philosophie disparaît. La notion heideggerienne de *Dasein* reste importante. Le *Dasein* est le « lieu de la question du sens de l'être », mais il n'est pas sûr qu'il soit tel quel aussi le sujet de la philosophie. Notamment dans « La décision d'existence » et dans *Être singulier pluriel*, Nancy soumet la notion du *Dasein* à une déconstruction particulièrement intense, où il conteste le pathos de l'authenticité du *Dasein* au profit d'une pensée du *Mitsein* (être-avec) ordinaire que Heidegger aurait laissé en friche. Dans *Le*

¹⁶ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 35.

mythe nazi, écrit avec Philippe Lacoue-Labarthe,¹⁷ et en référence constante à d'autres travaux où Lacoue-Labarthe effectuait, plus qu'une déconstruction, vraiment une *destruction* de la pensée heideggérienne de l'historialité, Nancy souligne le réflexe (secrètement subjectiviste) qui poussait Heidegger à penser le *Mitsein* en termes de *Volk*. La question ouverte par la notion de *Mitsein* lui paraît pourtant importante, mais il faut la recomposer contre Heidegger afin d'en découvrir la pluralité. Dans un premier temps, si le *Dasein* est originairement *Mitsein*, la vie quotidienne est marquée par une pluralité qu'il ne faudrait pas étouffer dans l'homogénéité forcée du peuple. Mais dans un deuxième temps, étant donné que le *Dasein* est aussi celui qui peut poser la question du sens de l'être, est-ce que cela veut aussi dire que le sujet de la philosophie est pluriel, et si oui, quelle est sa pluralité ?

L'erreur de Heidegger quant à la notion du *Mitsein* consiste à perdre précisément la pluralité du pluriel du *on*. « Heidegger, pour sa part, n'envisage pas que le “ on ” qui serait prononcé comme une réponse à la question “ qui ” ? posée au sujet du *Dasein*, mais il ne pose pas cette autre question, pourtant inévitable, de savoir *qui* fait cette réponse, et qui, en répondant ainsi, s'excepte lui-même ou a tendance à s'excepter. Il risque ainsi de négliger le fait qu'il n'y a pas de “ on ” pur et simple, et dans lequel l'existant “ proprement existant ” serait tout d'abord purement et simplement immergé. “ Les gens ” désigne clairement cette modalisation du “ on ” par laquelle “ je ” m'en excepte – et cette fois, jusqu'à paraître oublier ou négliger le fait que je fais moi-même partie des “ gens ”. »¹⁸ Cette objection à Heidegger concerne dans un premier temps l'existence quotidienne, qui est le sujet de l'analytique existentielle. Pour en parler, Nancy remplace le *Mitsein* par une notion de « gens », qui permet d'articuler une pensée de l'être-au-monde selon la singularité et la pluralité des gens, qu'on ne peut pas homogénéiser en un tout, car ils sont trop singuliers et trop « bizarres » pour cela. Le vers « Les gens sont bizarres » acquiert ainsi un sens philosophique marqué.

Mais le pluriel du *Dasein* affecte aussi le sujet philosopant et le philosophe écrivant et, tout d'abord, la position que Nancy se crée pour lui-même dans son écriture. Nancy n'a jamais souligné sa propre première personne au singulier dans ses textes : ni le « Je » confessionnel ni le « nous » royal n'y tiennent le premier rôle. En revanche, on y trouve une méditation sur l'expression « nous autres » qui vient de Nietzsche. Plus joyeux que Nietzsche – solitaire rêvant des « amitiés stellaires » – Nancy s'inscrit comme un de plusieurs qui travaillent ensemble, non seulement avec Philippe Lacoue-Labarthe, avec qui il écrit parfois à quatre mains, mais avec bien d'autres aussi, qui sont la communauté de ceux qui se *lisent*. Par exemple : « ...les textes d'où cette préoccupation nous est à tous venue, ceux de Deleuze avec ceux de Derrida (et cet *avec* demandera un jour son

¹⁷ Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Mythe Nazi*, Paris, L'Aube, 1981.

¹⁸ Nancy, *Être singulier pluriel*, op. cit., p. 25.

commentaire). Au fond, c'est dans la même navigation que sont embarqués Agamben d'un côté, Badiou de l'autre, même si ce dernier veut la mener sous forme d'opposition, en jouant la multiplicité contre le Un. Tout cela conduit surtout à prouver combien nous ne pensons que les uns avec les autres (par, contre, malgré, près de, loin de, à se toucher, à s'éviter, à s'évider). »¹⁹ C'est dans cette communauté de pensée que la pensée contemporaine cherche son style et son adresse, un « langage qui parle pour tous et de tous », un « parlant qui parle pour le monde ». ²⁰

La constitution de ce « symphilosophiein » est exposée par *Frühromantisme* allemand, que Nancy et Lacoue-Labarthe étudiaient dans *L'absolu littéraire*. Nancy l'a théorisé seulement en esquisses, mais il l'a souvent pratiqué, ce qui n'est pas anodin lorsqu'il s'agit d'un auteur aussi bien entraîné à observer la forme autant que le contenu de la philosophie. Comment écrit-on à plusieurs ? Aucun tiers ne saurait le dire. Mais on voit combien l'écriture de Nancy est à la fois impersonnelle et singulière. Comme les choses dont il parle, aussi l'écriture par quoi il parle *s'expose* et *s'excrit* : on la sent soigneusement pesée, mais une fois formulée, cette pensée *se donne* tout simplement, elle *avance* pour toucher mais s'expose aussi à être touchée par le lecteur ou par l'autre excripteur.

Est-ce que ce « symphilosophiein » est une déconstruction radicale du sujet phénoménologique – ou totalement autre chose ? La réponse dépend bien sûr de ce que la phénoménologie peut tolérer : après tout, le post-romantisme de cette écriture plurielle est très loin de la question originale de l'ego transcendantal, même si celui-ci se pense comme intersubjectivité des alter ego.

Techniques du sens

Au fond, la pensée de Nancy s'écarte de la phénoménologie parce que sa pensée des choses – corps – se conjugue en termes du sens.

La phénoménologie est la science de l'apparaître. Il s'agit pour lui de savoir comment la chose apparaît à la conscience. L'apparaître se produit dans le chassé-croisé de l'intentionnalité où il s'agit plus précisément de saisir la relation entre la chose et la conscience : celles-ci ne sont rien en-dehors de cette relation, mais se constituent en tant que chose et conscience depuis elle. La pensée de Nancy est aussi une pensée relationnelle. Si les choses y sont leur être-à et leur exposition-à, leur exposition n'est pas l'expression d'une intériorité. Elles ne sont rien, plus précisément elles n'ont aucun sens en-dehors de leur exposition à d'autres choses. Il y a quelque chose seulement dans le rapport-entre, d'où les choses viennent à être.

¹⁹ Nancy, *Être singulier pluriel*, op. cit., n. p. 48-49.

²⁰ Nancy, *Être singulier pluriel*, op. cit., p. 21, cf. p. 13, 37.

Nous avons déjà vu que chez Nancy, l'exposition de la chose n'est pas son exposition à une conscience qui l'observe. L'exposition d'une chose est son exposition à d'autres choses. Dans ce sens, sa pensée n'est pas une pensée de l'apparaître mais une pensée plus primordiale du *contact*. Le contact a lieu entre toutes sortes de choses, humaines ou non-humaines, car au fond tous les corps sont égaux : surtout dans *Corpus*, les énumérations des corps différents qui vont jusqu'aux confins de l'espace illustrent cette égalité de tous les corps. Le contact est un toucher qui peut prendre la forme de la perception ou de la connaissance, mais qui peut aussi être une forme plus simple de pression qu'une chose exerce sur une autre. Ainsi, Nancy pense la relation constitutive de l'*être* (singulier pluriel) plutôt que la relation de l'intentionnalité.

La pierre de touche de la phénoménologie est l'intuition : l'évidence de la chose se donne à l'acte fondamentale d'*Anschauung*. Chez Nancy, l'évidence des choses se donne différemment. Dans les cas les plus simples, l'évidence coïncide avec la factualité, par exemple la factualité de la pression d'une pierre contre une autre pierre. Dans les cas plus complexes, ou il s'agit de l'évidence pour la pensée, l'évidence est de l'ordre du *sens* : les choses font sens selon toute la polysémie du mot. Nancy considère que la phénoménologie rabat le sens à la vérité, contre laquelle il définit sa propre notion du sens. Contrairement à la vérité, purement et simplement donnée à l'intuition (sans qu'on puisse à la fin savoir en quoi son évidence consiste), Nancy veut penser le sens comme travail du sens. Le sens n'est pas une simple vision : il se fait, se noue, se crée de manière technique et artistique à la fois. Il n'y a pas de moment vierge où la chose se montre nue, telle quelle, il y a seulement le nouage incessant du sens où la chose devient ce qu'elle est. C'est pour répondre à cet émergence changeant du sens que Nancy n'a pas pu se contenter de la phénoménologie, et qu'il a du créer – oui, créer, selon le sens qu'il donne à la création – un autre style de philosophie, un style où « il s'agit de la praxis de la pensée, de son écriture au sens de la responsabilité de cet excès. »²¹

²¹ Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 37.